

II. Eléments du canevas du postcolonial

II.1. La réécriture de l'histoire

Lorsqu'on s'attache spécifiquement à ces littératures francophones, la question n'est plus tant celle du postcoloniale que celle de la prise en charge complète par la littérature de l'histoire des pays concernés. L'exemple des littératures francophones permettra ici de mesurer la cohésion et les évolutions de la littérature postcoloniale. Ces littératures disposent de diverses caractérisations de ce temps de l'après colonisation : c'est tantôt l'espace de l'histoire continue, tantôt celui de l'histoire à reconstruire où il s'agit de ressaisir le passé, d'en contrôler l'expression et de lui redonner forme donc de traiter avant tout de la négation que l'ordre colonial à amener à interioriser. La critique postcoloniale semble fournir aux littératures francophones les éléments nécessaires à la déconstruction des images et stéréotypes qui perdurent aujourd'hui.

Il s'agira de déconstruire cette culture et histoire coloniale car il faut reconnaître que sans un regard critique partagé par tous sur l'histoire coloniale, nous sommes condamnés à entretenir « *le mythe du choc des civilisations* » né avec l'entreprise coloniale. Pour sortir de cette infernale fracture, il faut prendre le temps de retourner sur « *un passé qui ne passe pas* »¹, un passé colonial au cours duquel s'est construit un univers mental fondé sur la différence et plus souvent encore la discrimination entre « *eux* » et « *nous* ».

Selon Achille MBEMBE, la tentation est, donc, de ré- écrire l'histoire de la colonisation en faisant une histoire de la « *pacification* » car « *l'histoire qu'on le veuille ou non nous fabrique, comme elle bâtit de l'idée nationale, une manière de vivre ensemble en (créant) des identités collectives* ».

Les littératures francophones, au centre d'influence et de prise de positions complexes sont en étroite relation et entretiennent un lien constant avec l'histoire qui est souvent le lieu de leur genèse. Histoire qu'elles relatent, inscrivent, illustrent ou recréent dans diverses œuvres de fiction. Sachant que toutes les œuvres littéraires s'inscrivent dans un espace social, politique et historique qui leur donne sens. L'œuvre littéraire n'est pas un objet autonome, elle n'est pas détachée du contexte sociohistorique dans lequel elle évolue, contexte qu'elle retranscrit ou qu'elle illustre.

¹ Expression de François HARTOG

En effet, les écrivains francophones inscrivent l'histoire dans leurs œuvres en réaction à un déni, pour combler les lacunes du discours historique (de l'Autre) ou pour s'opposer à un discours réducteur et déformant ou encore pour donner un point de vue « autre », venant de l'intérieur de la société, et l'histoire individuelle rejoint alors l'histoire collective en la complétant et lui donnant un autre sens. J.R. Henry proposait : « *de part et d'autre, le temps semble bien venu d'assumer l'histoire commune pour en décanter le passif et privilégier ce qui fonde les solidarités durables, plus que jamais l'enjeu est la construction d'un véritable espace humain commun où la relation Franco- algérienne soit moins une exception ou une survivance qu'un modèle et qu'un ferment* ».

La référence à l'histoire apparaît comme une référence continue qui permet de considérer plus finement les rapports de culture dominante à culture dominée. En effet, ce rapport de l'histoire à la question coloniale, longtemps occultée, peut éclairer les pans de notre société présente à travers les rapports que la société entretient avec « l'Autre ». L'histoire passée résonne dans l'élaboration de cette société au présent où : « *il n'y a (...) ni victime, ni coupable, ni héros, ni bourreaux en terme d'héritage, il y a juste une dimension importante de notre destin que certains souhaitent effacer par crainte de l'image qui pourrait nous être renvoyée* »².

Comme, on nous propose ni plus ni moins une vision fausse de l'histoire, nous dirons que l'avènement historique comme héritage colonial est soumis à transformation, à modification dans la période postcoloniale. C'est le signe que le passé est progressivement extirpé de l'oubli et l'on peut espérer que les convulsions actuelles laisseront progressivement la place à une histoire assumée où il s'agit d'échapper au discours dominant et de revendiquer une interprétation et même une subjectivité autres. Cette histoire reprise et souvent glorifiée est la marque d'un sentiment national.

Des écrivains qui ont lu et se sont inspirés de FANON font des sentiments de l'identité nationale un élément de lutte pour la reconquête de l'autonomie. C'est la reconstitution de l'histoire individuelle et /ou collective de l'Algérie qui ouvre la voie vers l'avenir et vers une nouvelle identité, histoire revitalisée et transformée pour une nouvelle esthétique du partage. C'est ce que Neil ANDERSON aborde pour sa part comme présupposé à une véritable « *communication entre deux mondes* » autrefois en conflit : « *pour qu'une autre histoire, non amputé soit possible, la construction de soi du colonisé est indissociable de la déconstruction du colonisateur* ».

² Pascale BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Sandrine LEMAIRE, *La fracture coloniale*, Ed La découverte, 2005.

Malek Bouyahia présente la posture postcoloniale comme une posture qui permet de « *concevoir chaque moment historique comme un présent qui s'ouvre à plusieurs avenir* », c'est-à-dire d'aborder le passé comme un champ des possibles en essayant de localiser les facteurs qui ont permis à certains de ces possibles de se réaliser à l'exclusion de tous les autres. Ainsi, « *Les romanciers deviennent des « faiseurs d'histoire ». Ils sont embarqués, eux et leurs textes, dans le débat sur la mémoire et sa gestion* » selon Zineb Ali Ben Ali

Certaines œuvres des littératures maghrébines et subsahariennes peuvent être considérées comme des œuvres postcoloniales car leurs auteurs ont adopté une posture de mise en perspective de l'Histoire de leur pays d'un point de vue autochtone, proposant une autre vision, en déconstruisant un certain nombre de clichés construits par une hégémonie occidentale. Cette réaction à la mainmise occidentale sur les savoirs historiques a permis la création des programmes des subaltern studies lancés en 1982 à Delhi dans le cadre des Souths Studies par des historiens marxistes indiens rejoint par Gayatri Spivak.

Les romans et les auteurs postcoloniaux racontent l'histoire comme *droit de raconter, comme moyen d'atteindre (sa) propre identité nationale ou de la communauté dans un monde fatal*. Selon Homi Bhabha, le romancier est le représentant de l'historien : en effet, comme l'Occident a longtemps monopolisé le pouvoir de « *faire l'histoire* » du monde, l'une des missions que cette école d'historiographie a opérée est une relecture de l'histoire écrite par l'élite occidentale et envisagée *l'histoire par le bas*.

Selon Homi Bhabha, le romancier est le représentant de l'historien : en effet, comme l'Occident a longtemps monopolisé le pouvoir de « *faire l'histoire* » du monde, l'une des missions que s'assignent les écrivains postcoloniaux est de construire un autre discours de l'histoire de leur pays, de relier les événements à l'aune d'autres valeurs que celles léguées par la métropole coloniale. Ce nouveau discours sur l'histoire passe par la fiction, c'est-à-dire l'imaginaire et fait appel à l'écrit.

II-2- La notion de mémoire

Le passé et la mémoire sont des éléments essentiels, comme le dit encore Paul Ricœur, elle (la mémoire) est « *la matrice de l'histoire* ». Comme la mémoire est une forme d'histoire, il s'agit d'affirmer que ce besoin d'histoire est un besoin de mémoire. Par ailleurs, on constate que la question de l'histoire et de la mémoire coloniale et de ses conséquences contemporaines font aujourd'hui l'objet de multiples questionnements. La mémoire compte parmi les thèmes les plus fréquemment abordés dans les littératures postcoloniales puisqu'elle

est liée de façon inextricable à l'idée de l'identité et à une redéfinition de celle-ci : « *La mémoire est génératrice d'identité* »³ écrit l'historien Allemand Otto Gerhard Oexle.

La mémoire devient alors charnière entre passé et présent. En pensant l'histoire autrement l'écrivain expose une nouvelle problématique identitaire où une nouvelle entreprise de décolonisation culturelle prend racine : c'est un déplacement du désir identitaire vers de nouvelles formes de *communalité*.

La mémoire est responsable, non seulement de nos convictions mais aussi de nos sentiments. Elle tient une place centrale dans la construction de notre rapport au monde. À l'inverse, de lourds silences, ou de simples bribes de paroles insuffisamment explicites, ne remplacent jamais la production d'un récit, même si celui ci relate des événements douloureux, voire traumatiques. Ainsi, sur le plan existentiel et politique, les blessures de l'histoire (traite des Noirs, esclavage, colonialisme) s'imposent dans les représentations et le rapport que certains individus de milieux défavorisés entretiennent à la société et à la citoyenneté.

II-3- La notion d'identité et sa mouvance : de la crise à l'affirmation identitaire

L'identité culturelle ou nationale, est au centre des préoccupations de la littérature postcoloniale qui renferme, justement, des textes provenant de cultures métissées marquées par la colonisation. La littérature postcoloniale s'intéresse aux problèmes de représentations culturelles de « soi » et de « l'Autre », elle insiste sur la notion d'identité à la fois aliénée et recherchée.

Chaque époque et chaque société recrée ses propres autres disait E. Saïd, il pensait ainsi que « *l'identité est le fruit d'une volonté* »⁴ certes « *qu'est ce qui nous empêche dans cette identité volontaire de rassembler plusieurs identités ? Moi, je le fais. Etre Arabe, libanais, palestinien, juif c'est possible. Quand j'étais jeune, c'était mon monde (...) je suis de toutes mes forces opposé à cette idée de séparation (...) pourquoi ne pas ouvrir nos esprits aux autres ? Voilà un vrai projet* »⁵ que de partir de l'idée que la construction de soi et de l'autre peut jouer un rôle déterminant dans l'histoire : entre réel/fiction, passé/présent entre soi même et l'autre, allant vers une création d'un métissage culturel, religieux et identitaire, créant ainsi la suppression des communautarismes.

Les œuvres maghrébines et subsahariennes sont des sources de « *restructuration des identités en contact, par divers modes d'appropriation, d'acculturation, de métissage* ». Le

³ Otto Gerhard OEXL, *Mémoria els Kulter*, "Göltingen vanderhoeck et ruprech", Frankfurt, 1995, p. 10.

⁴ Edward SAID, *L'Orientalisme*, Edition du Seuil, Paris, 1978.

⁵ Edward SAID, Interview au nouvel observateur, janvier 1997.

Soi (Moi) et l'Autre se sont inter-reliés, entrant en relation dans des échanges symboliques. D'après Moisan, « ... *l'identité doit être reconsidérée, recomposée, comme s'il devait désormais en recoller les morceaux fragmentés depuis qu'elle a accédé au [...] vécu interculturel* ». ⁶ L'œuvre littéraire constitue, en effet, un terrain exceptionnel d'exploration des différents processus identitaires par lesquels se *construisent, se déconstruisent et se reconstruisent* les représentations du Soi et de l'Autre, de l'interculturel et du transculturel.

Cette conception d'Edward Saïd va inspirer beaucoup d'auteurs vers la fin des années 70, qui vont se donner comme mission à travers leurs œuvres d'assigner à l'intellectuel un rôle à partir de ses réflexions sur la nouvelle façon d'appréhender « l'Autre ». E. Saïd affirmait à ce propos : « *l'identité humaine est non seulement ni naturelle ni stable, mais résulte d'une construction intellectuelle quand elle n'est pas inventée de toute pièce* » ⁷. Cette définition de soi et des autres est le fruit d'un processus historique, social, intellectuel et politique élaboré.

Edward Saïd met le doigt sur un véritable jeu de civilisations. Il s'agit, dit-il, de « *désapprouver l'esprit spontané de domination* » ⁸, il faut dépasser la dialectique Maître-esclave en évoquant l'héritage colonial à travers : « *une réappropriation de l'expérience historique du colonialisme...* ». La question est comment peut-on représenter l'Autre de façon acceptable, étudier d'autres cultures et populations *dans une perspective qui soit libératrice, ni répressive ni manipulatrice ?*

Cette construction identitaire se fait selon la notion de l'« *intervalorisation* » mise en pratique par Édouard Glissant lorsqu'il définit l'identité comme *un Rhizome*, non plus comme une racine unique, mais comme racine à la rencontre d'autres racines. Selon Fridun Rinner, « *la poétique de la relation pense la rencontre du moi et de l'Autre en terme de fusion qui modifie l'identité des sujets en contact. Une telle situation s'inscrit dans une pensée métisse transnationale. Ce métissage s'inscrit lui-même dans une opération trans-identitaire* ».

On va regarder le terme *identité* non comme une détermination fixe de ce qui est le *Même*, mais comme une définition s'ouvrant sur des relations possibles du *Même* à l'Autre, qui approche le paradigme du « Moi » où l'identité n'est pas d'une qualité inaltérable, mais constituée des rapports complexes du *Moi* avec l'extérieur et avec l'Autre. C'est de ce contact du *Même* avec l'Autre, de leur réflexion réciproque que naissent des identités qu'on appelle

⁶ Clément MOISAN, *écritures migrantes et identités culturelles*, Ed Nota Bene, coll. « Etudes », Québec, 2008, p.100.

⁷ Edward SAÏD, *L'Orientalisme*, Op. Cit.

⁸ Ibid.

souvent hybrides. Les sujets du métissage, de l'imitation, du mimétisme, de la fusion et de l'hybridité deviennent de plus en plus répandus dans les études identitaires contemporaines.